

LA
MAISON
D'À CÔTÉ

JOEL A. SUTHERLAND

ACTES SUD junior

JOEL A. SUTHERLAND

LA
MAISON
D'À CÔTÉ

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR HÉLÈNE RIOUX

ACTES SUD junior

*À la mémoire de George Lenart, un homme d'une grande
gentillesse qui a laissé une marque indélébile.*

– Regarde le bon côté des choses, dit papa à ma sœur Sophie en posant une main sur son épaule et l'autre sur la mienne. Tu as toujours voulu un cheval.

Sophie soupira.

– Ce n'est pas parce que les voisins ont un cheval que cela signifie qu'il m'appartient.

Le cheval se trouvait dans le champ enneigé à côté de notre nouvelle maison. Papa, Sophie et moi avions passé l'après-midi à décharger le camion de location et à déballer les cartons pendant que maman rangeait les choses. J'étais entré et sorti des dizaines de fois sans avoir remarqué ce cheval. Immobile comme une statue, il ne faisait aucun bruit, ne bougeait aucun muscle. Je commençais à me demander s'il était vraiment vivant, mais c'est alors que sa queue bougea d'un côté à l'autre, juste une fois.

– Et même si ce cheval m'appartenait, je crois que j'exigerais un remboursement, ajouta Sophie.

Je la comprenais. Le cheval était d'un noir de jais et avait une tache blanche sur le front, mais impossible de le confondre avec celui de la série *L'Étalon noir*. Le cheval des voisins était grand et aurait dû être musclé,

mais on voyait ses côtes sous son pelage terne aux poils emmêlés. Et dans la faible lumière, je n'en étais pas sûr, mais je crus voir un liquide foncé couler d'une de ses narines. Trois de ses chevilles étaient blanches et la quatrième était aussi noire que le reste de son corps. Je ne connaissais pas le terme exact pour parler des chevilles d'un cheval, mais comme je savais que Sophie le saurait, je lui posai la question. Elle éclata de rire.

- Les chevilles d'un cheval ? Je pense que tu veux parler des paturons, la partie entre le sabot et le boulet.

Je ne me donnai pas la peine de lui demander ce qu'était un boulet. Sophie en connaissait davantage sur les chevaux que toute autre personne de ma connaissance, même si elle n'avait que dix ans, qu'elle n'avait jamais possédé de cheval et n'avait jamais suivi de cours d'équitation. Nous avons fait quelques randonnées à cheval à l'occasion, rien de plus. Elle était folle des chevaux, et ce, depuis qu'elle avait l'âge de dire le mot "hennir".

Papa ramassa une poignée de hautes herbes desséchées sous la vieille clôture qui séparait notre nouvelle maison de la ferme délabrée voisine. Il leva la main par-dessus la clôture et siffla entre ses dents. Le son aigu, perçant, me fit un peu mal aux oreilles.

– Viens ici, ma fille, cria-t-il, essayant d’attirer le cheval. Ou mon garçon. Je ne sais pas encore ce que tu es. Sais-tu si c’est un mâle ou une femelle, Sophie ?

– D’où je suis, je vois la même chose que toi, répondit-elle. Et non, je ne le sais pas.

Le cheval continua à nous regarder fixement en balançant sa queue. Sinon, il était parfaitement immobile.

– Qu’est-ce qui t’arrive ? demanda papa à l’animal de l’autre côté du champ. Ta maman t’a interdit d’accepter de l’herbe d’un inconnu ou quelque chose du genre ?

– Richard ?

C’était maman. Elle était debout près de la porte d’entrée derrière nous, l’air perplexe.

– À qui parles-tu ?

– À notre nouveau voisin, répondit papa.

Maman regarda la ferme.

– Notre nouveau voisin ? Où ça ?

– Dans le champ, dis-je en le montrant du doigt. Gripoil.

– Bien joué, Mathieu ! s’exclama papa en ébouriffant mes cheveux.

– Qui ? demanda maman, les sourcils froncés.

– Gripoil, répétai-je. Tu sais, le cheval de Gandalf.

Papa se joignit aussitôt à moi pour participer au festival de geeks que j’avais initié.

– Descendant de Felaróf et chef des Mearas, cria-t-il, surexcité. C'est le plus magnifique pur-sang de la Terre du Milieu.

– La moitié de ce que vous venez de dire était en français. Quant au reste, je n'en ai aucune idée.

Maman chercha du regard le soutien de Sophie.

– Sais-tu de quoi ils parlent ?

– Du *Seigneur des anneaux*, je pense, dit-elle. À part ça, non, je ne le sais pas vraiment.

À treize ans, j'avais lu *Le Seigneur des anneaux* trois fois. Papa et moi avons regardé tous les films une bonne dizaine de fois. Nous avons même vu les versions longues dans lesquelles le réalisateur avait ajouté des heures de scènes coupées au montage.

Nous étions de vrais geeks et fiers de l'être.

Maman était vérificatrice. Ou quelque chose du genre. Je ne savais pas trop ce qu'elle faisait. Elle me l'avait expliqué un jour pendant le déjeuner, mais je m'étais mis à rêver devant le papier peint de la cuisine, ce qui était un peu plus intéressant. Nous venions de déménager de Bracebridge à Courtice à cause de son travail. Elle avait obtenu un nouveau poste à Toronto où elle vérifiait des produits, des processus, des chiffres ou ce que vérifient les vérificateurs. Elle souhaitait se rapprocher de la ville et nous avons donc dû quitter notre maison absolument géniale et emménager dans cette banlieue tristounette.

Comme papa était artiste, il pouvait travailler à peu près n'importe où. Quoique peindre ou dessiner au bord du ruisseau qui coulait dans notre ancien jardin devait être plus propice à l'inspiration que de s'asseoir sous un soleil de plomb dans notre nouvelle cour sans arbre, à entendre les aboiements des chiens, les pleurs des bébés et la station de radio que nos voisins écoutaient en tondant leur gazon.

Maman aperçut enfin le cheval. Son pelage noir le rendait difficile à distinguer contre le ciel de plus en plus sombre.

– Regardez-moi ça ! Nous sommes venus ici plusieurs fois pour vérifier les progrès des travaux de la maison et je n'avais jamais vu de cheval. Hé ! Sophie, tu as toujours voulu en avoir un et tu habites maintenant à côté de celui-ci. Plutôt sympa, non ?

Sophie semblait vouloir lui donner la même réponse qu'à papa, mais elle inspira profondément et s'obligea à sourire.

– Oui, maman, très sympa.

– Qui sait ? continua maman. Quand nos voisins verront à quel point tu aimes les chevaux, ils te laisseront peut-être monter le leur.

Je regardai la ferme, mais je ne vis aucun signe de vie à part le cheval. Aucun mouvement derrière les fenêtres, aucune lumière allumée, aucune voiture dans l'allée. La

maison semblait facilement avoir cent ans. Peut-être plus. Elle était aussi blanche que la neige qui l'entourait. Une petite statue équestre, blanche aussi, se trouvait à droite de la porte et, à côté, une balançoire grinçait en oscillant lentement dans le vent.

Une autre chose attira mon regard : il y avait un écriteau au bout de l'allée. On y lisait les mots "FERME BRIAR PATCH" et il y avait aussi la silhouette d'un cheval au galop. Je ne pouvais pas imaginer que le véritable cheval de la ferme Briar Patch fût capable d'atteindre la moitié de la vitesse de celui qu'on voyait sur l'écriteau. Il avait l'air trop mal en point.

Une grande écurie qui avait connu des jours meilleurs se trouvait à l'arrière. Elle avait été rouge, mais presque toute la peinture s'était écaillée et les planches de bois étaient à nu. À mes yeux, le toit était sur le point de s'effondrer.

La vieille maison semblait têtue. Je me dis que ce n'était pas la maison, mais plutôt ses habitants qui avaient probablement la tête dure. Elle était entourée de chaque côté par les résidences uniformes de notre nouveau quartier. Tous les anciens fermiers avaient vendu leurs propriétés à des promoteurs immobiliers, sauf nos nouveaux voisins qui, de toute évidence, avaient refusé de déménager. À présent, la maison blanche, avec son grand champ, son écurie et son cheval, faisait tache dans le paysage.

Ma famille et moi la contemplâmes en silence l'espace d'un instant. Un vent froid soufflait dans la rue et gelait ma peau. C'était le premier jour des vacances de mars et, au lieu de passer la semaine à skier, à faire du snowboard et à patiner avec mes amis comme les autres années, j'allais devoir m'installer dans notre nouveau logis. Seul.

Maman frissonna et serra ses bras autour d'elle.

– Brrr ! Il fait froid, dit-elle. Entrons. Il est presque temps de sortir la pizza du four.

Nous oubliâmes tous le cheval et suivîmes ma mère à l'intérieur. Même surgelée, la pizza produisait toujours cet effet sur nous. Mais pendant que, assis en cercle sur le plancher du salon, nous mangions dans des assiettes en carton de la pizza au même goût de carton, je levai les yeux vers la fenêtre. Dehors, il faisait noir, mais j'eus l'impression de voir deux grands yeux reflétant la lumière de notre salon. Je perçus un mouvement flou dans l'ombre, puis les yeux disparurent.

– Que se passe-t-il, Mathieu ? demanda maman.

– Rien, répondis-je en secouant la tête. Rien du tout.

Mais j'avais le sentiment que ce n'était pas vrai.

2

Je me réveillai le lendemain matin sur le plancher de ma nouvelle chambre et m'étirai le dos. Il craqua trois fois comme un pétard. *Pop, pop, pop !* Le tapis de yoga de maman et mon vieux sac de couchage étaient loin de m'offrir le même confort que mon vrai lit. Notre mobilier serait livré plus tard dans la journée.

Je me levai et me dirigeai lentement vers la fenêtre. Ma chambre était la seule avec une vue sur la ferme Briar Patch. La fenêtre de Sophie donnait sur la cour et celle de nos parents, sur la rue. Il avait neigé pendant la nuit et le sol était couvert d'une couche de poudre blanche. Je ne vis aucun signe du cheval, pas même l'empreinte d'un sabot sur la neige. Il devait être encore dans l'écurie.

Je consultai ma montre. Il était presque 9 h 30. *Un peu curieux*, me dis-je. On m'avait toujours affirmé que les fermiers se levaient aux aurores. À cette heure-là, le cheval aurait dû être sorti de l'écurie pour se dégourdir les jambes.

J'enfilai mon jeans de la veille et mon tee-shirt de Batman préféré. Les lettres "QFB ?" (Que ferait Batman ?) étaient imprimées au-dessus du logo. Je descendis à la

cuisine. Sophie et maman étaient assises sur des cartons pleins de livres. Chacune tenait un bol de céréales dans une main et une cuillerée de Cheerios dans l'autre.

– Salut, champion ! claironna papa.

Il était debout près du comptoir et, même si nos placards et notre frigo étaient presque vides, il avait mis son tablier. C'était un tablier noir sur lequel les mots "VIENS DU CÔTÉ OBSCUR – ON A DES BISCUITS" étaient écrits en lettres jaunes.

– Je crains de ne pas pouvoir cuisiner mes pancakes traditionnels du dimanche matin, mais te laisserais-tu tenter par un bol de céréales ? Nous avons un choix intéressant : Cheerios, Rice Krispies et Corn Flakes.

– Les Cheerios sont tentantes, répondis-je en m'asseyant sur le troisième carton.

– Tout de suite.

– Bien dormi ? demanda maman.

– Pas trop. Mon lit me manque.

– Le mien me manque aussi, ajouta Sophie.

– Vous dormirez mieux cette nuit après le passage des déménageurs.

– Écoutez, les jeunes, dit papa en me tendant un bol et une cuillère. Vous n'avez pas besoin de rester ici pour nous aider. J'irai faire les courses à l'épicerie et maman va continuer de débarrasser les cartons. Si vous voulez, allez dehors et familiarisez-vous avec le voisinage.

Je haussai les épaules.

– Si mes amis étaient ici, j’irais faire de la luge.

– Alors vas-y avec ta sœur.

Je me tournai vers Sophie.

– Ça te tente ?

– Un canard à une patte nage-t-il en cercle ?
demanda-t-elle.

– J’imagine que ça veut dire oui, répondis-je en riant.

Notre grand-père aimait les expressions farfelues, et celle-ci était l’une de nos favorites, à Sophie et à moi.

Après avoir déjeuné et repêché nos habits d’hiver dans un des cartons (ce n’était pas trop compliqué, maman avait tout indiqué), nous allâmes chercher nos luges dans le garage et sortîmes.

Arrivés au bout de l’allée, nous n’avions aucune idée de l’endroit où se trouvait la colline la plus proche.

– Hum, d’après toi, on va à gauche ou à droite ?
demandai-je.

– Je ne sais pas, répondit Sophie.

Puis elle pointa le doigt vers l’autre côté de la rue.

– Regarde !

Deux garçons venaient de sortir de chez eux. Comme nous, ils ressemblaient à des guimauves avec leurs manteaux d’hiver matelassés, leurs bonnets et leurs mitaines. Ils attrapèrent tous les deux une luge sur le côté de leur maison, puis un des garçons nous aperçut.

– Hé ! dis-je.

– Salut ! répondit l'aîné des deux.

Il devait avoir à peu près mon âge, et l'autre garçon, celui de Sophie.

– Nous venons d'emménager, expliquai-je. Ça vous dérange si on vous suit jusqu'à la colline pour glisser ?

– Désolé, on ne va pas glisser, dit le plus vieux des deux. Je fronçai les sourcils.

– Oh ! Hum, vraiment ? C'est juste que vous avez vos lugues et que...

Sophie me donna un coup à la poitrine du revers de la main.

– Ils te font marcher, Mathieu.

Je me tus, puis je remarquai que les garçons souriaient et pouffaient.

– Ah ! Je comprends, dis-je.

– Non, venez avec nous, dit le plus vieux. Je m'appelle Nicolas, et lui, c'est Christophe, mon petit frère.

Après nous être présentés, nous leur emboîtâmes le pas. Chemin faisant, je jetai un coup d'œil à la ferme à côté de notre maison. Les stores étaient complètement baissés et il n'y avait personne aux alentours. La maison semblait en état d'hibernation.

– Vous vivez ici depuis longtemps ? demandai-je.

– Depuis octobre. Ça fait quoi ? Quatre mois ? répondit Nicolas.

– Cinq, rectifia Christophe.

– Merci, bébé frère.

– Tu sais que je n’aime pas ça quand tu m’appelles comme ça.

– Désolé, bébé, je ne t’appellerai plus jamais frère.

Christophe soupira, mais il ne semblait pas véritablement perturbé. J’eus l’impression qu’ils se taquinaient beaucoup l’un l’autre, mais ils le faisaient dans la bonne humeur.

– Où est la colline ? voulut savoir Sophie.

– Derrière l’école publique de Courtice, juste devant nous, répondit Christophe. C’est ta nouvelle école ?

Sophie acquiesça d’un signe de la tête. Pour ma part, je fréquenterais le collège à l’autre bout de la ville. Mais ni elle ni moi ne nous sentions enthousiastes à l’idée de changer d’école alors qu’il ne restait que trois mois de cours.

– C’est là que je vais, moi aussi, continua Christophe. En tout cas, il y a une forêt derrière l’école, avec un sentier qui conduit à une colline. Elle n’est pas haute, mais il n’y a jamais de petits ou de parents dans les parages, alors c’est sympa.

Après avoir traversé la cour d’école, parcouru un sentier bordé de pins et marché dans les bois sur une courte distance, nous débouchâmes sur une petite clairière à proximité d’une colline, comme Christophe l’avait dit.

– C'est magnifique ! s'exclama Sophie.

– Super ! ajoutai-je.

Je ne m'étais pas attendu à trouver quelque chose du genre dans une banlieue. Nous n'avions mis que sept ou huit minutes pour arriver ici, mais c'était comme si nous étions de retour à Bracebridge, à la campagne. La forêt nous isolait complètement du voisinage, dont nous ne percevions plus aucun bruit, et la colline était moins petite que je l'avais imaginé. Nous l'avions pour nous seuls, et la neige était immaculée : personne n'avait encore glissé dessus.

– Le dernier en bas est une poule mouillée ! hurla Sophie.

Elle se laissa tomber sur sa luge et dévala la colline toute seule.

– Qui sera la poule mouillée ? criai-je en essayant de rattraper ma sœur.

Christophe nous rejoignit au pied de la colline et Nicolas, la poule mouillée, arriva le dernier.

– Vous êtes bizarres, dit-il avec un sourire.

– Merci ! répliqua Sophie.

– Vous allez vous faire rapidement à la vie du quartier, affirma Christophe.

– Trop tôt pour le dire, le contredit Nicolas. C'est leur premier jour.

Christophe le défia.